

Notre Bien, Notre Trésor

De toute la gloire française qui emplit ce continent pendant deux siècles de tous les bienfaits que le lumineux génie de la France verse à la civilisation américaine, de tout ce qui fut à nos glorieux ancêtres, elle nous reste seule, notre belle langue.

Et c'est merveille que la chère dépouille ait réchappé de tant de combats et d'assauts, qu'elle soit demeurée si pure, si intacte, si *personnelle* dans le peuple de nos campagnes.

Et c'est un bonheur, une bénédiction pour notre race que ce renouveau d'enthousiasme, que ce culte plus ardent manifesté par l'élite canadienne pour ce dernier vestige de notre héritage.

C'est comme un réveil de la fierté du nom de Français dans une société de jour en jour plus instruite et plus éclairée. On dirait le mouvement d'une tendresse redoublée pour le bien qu'un danger menace.

En effet de tous les coins du pays surgissent des philologues, des critiques, des défenseurs de la langue française (témoins les travaux de MM. Lusignan, Dann, Fréchette, Buies, et surtout cet excellent ouvrage qui les résume tous, et que nous voudrions voir dans chaque famille, le "Dictionnaire de nos fautes," par M. Raoul Rinfret). Un zèle d'atticisme se montre chez l'élite de la jeunesse adonnée à la littérature ou à l'art oratoire; nos meilleures familles, — qui ne font en cela que suivre l'exemple de l'aristocratie américaine — envoient leurs enfants en France pour y retremper leur langage aux sources des vraies traditions.

Déjà l'heureuse réaction s'accroît; on parle mieux. On se reprend, enfin on s'arrête sur la pente de l'anglicisme et de l'anglomanie — plus ridicule, plus impardonnable chez nous qu'ailleurs. Une renaissance du sentiment patriotique correspondant à cette floraison de dilettantisme, on voit se lever des rêveurs — types devenus rares depuis le règne effréné du souverain *Business* — qui tracent un rôle élevé à notre nation dans l'avenir de l'histoire...

Voilà qui est de bon augure. Voilà qui doit nous soutenir dans l'effort pour rester français, qui doit nous encourager à retenir jalousement le privilège qui fait de nous sur ce continent, ou plutôt dans tout l'hémisphère occidental, un peuple différent, *distingué*, un héritier direct de la brillante race latine. Ce privilège, c'est notre langue.

Sur qui compter pour la garde pieuse du joyau de famille, de la précieuse relique?

A qui confiait-on la garde du feu sacré chez les Romains?...

C'est encore, comme alors, sur la femme que doit se reposer une nation pour le soin vigilant de ce qu'elle a de plus cher et de plus sacré...

Sans nous, sans les mères — j'en reviens toujours à cette vérité — que deviendraient notre foi et notre langue?...

Si l'on veut réformer l'enseignement du français dans les écoles, il faut commencer par obtenir cette réforme dans la famille.

La corruption du langage est due au contact des camarades d'école plus qu'à la déféction pédagogique.

C'est donc au courage, au bon goût et au cœur de mes concitoyennes qu'il faut faire appel si l'on veut à cet égard une amélioration sensible.

Faudrait-il encore, après la campagne intime du foyer contre l'anglicisme et le solécisme, qu'elles entreprennent une croisade générale contre ces fléaux envahissants. Iront-elles de la rue St Denis à l'avenue Delorimier, tout le long de la rue Ste Catherine — ce quartier si français — pour convaincre nos bons compatriotes qu'il est inutile et regrettable de mettre sur son enseigne: Baptiste Labonté, *shoemaker*; Calixte Benoit, *barber shop*; François Durand, *grocer*, avec les commentaires, "tea a specialty," etc., que les neuf-dixièmes des passants comprendraient plutôt et mieux s'ils étaient écrits en français.

D'autres, expérons le, entreprendront cette tâche — probablement aisée — qui compléterait l'œuvre des mères de famille.

Bientôt d'ailleurs, si nous, les femmes, nous le voulons, la voie sera aplanie pour les réformateurs publics et officiels.

Notre effort privé et énergique aura l'effet de relever plus promptement le niveau du langage que ne le feront les mesures administratives appliquées à l'enseignement dans ce louable but.

Et une fois de plus on devra admettre la force de cette vérité que "la main qui pousse le berceau est celle qui mène le monde."

MDE DANDURAND.

C'est là une des hontes de notre grand dix-neuvième siècle; le nombre des méchants que les obstacles ne peuvent décourager ni vaincre est infini, tandis que le nombre de ceux qui luttent pour le bien est infime. — L'abbé J. OLIVE.